L'Eternel Destin

PAR

Mme DULORA DE LA HAYE



PARIS

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR

14, RUE MOLIÈRE, 14 (1er ARR.)

1901

AUX PASTEURS DE PEUPLES

Voici, tel que mon cœur et mon âme l'ont conçu, cet *Eternel Destin* où j'ai rêvé de faire retentir un écho du mystérieux langage des siècles.

Providence ou fatalité, un enchaînement impénétrable lie les uns aux autres les âges les plus anciens et nos temps modernes, enchaînement impénétrable, dis-je, mais que j'ai essayé pourtant de pénétrer.

Je supplie tous ceux qui liront ces pages d'examiner si j'ai eu raison en proclamant, malgré tout, que l'esprit humain avance, que sa marche vers le mieux, si lente qu'elle soit, aboutira quelque jour à une somme suffisante de progrès.

Nos destinées générales sont exclusivement dépendantes de l'ordre naturel ; mais nos destinées particulières sont régies par les législations diverses qui gouvernent les divers pays. Je m'adresse donc, respectueusement, aux pasteurs de peuples pour remercier ceux d'entre eux qui montrent un généreux souci d'améliorer de plus en plus la condition humaine.

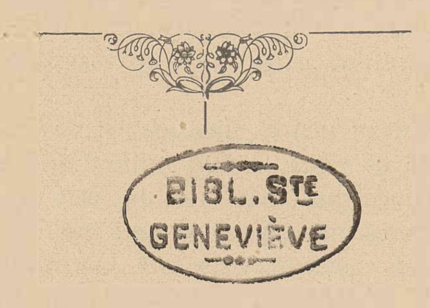
Nos hommes d'État français n'ont jamais cessé de concourir à cette civilisation pacifique. Il faut leur en exprimer une reconnaissance profonde, et il convient de ne pas oublier, dans le témoignage d'une telle gratitude, les principaux écrivains de notre pays, qui suivent des traditions illustres en répandant sur les âmes, dont ils ont la charge eux aussi, l'éblouissement de la pensée.

DULORA DE LA HAYE.

L'Eternel Destin

PAR

Mme DULORA DE LA HAYE



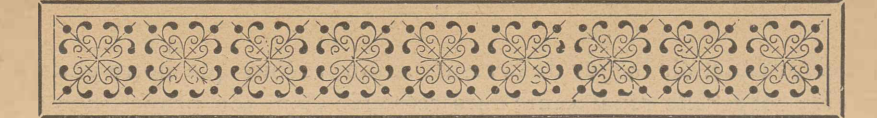
PARIS

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR

14, RUE MOLIÈRE, 14 (1er ARR.)

1901





L'Éternel Destin

L'histoire est un recommencement perpétuel. Je ne répèterais pas ici une vérité aussi banale si je ne comptais essayer d'en déduire un enseignement, d'en tirer une conclusion...

Les anciens peuples qui croyaient à la métempsycose, c'est-à-dire à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre, n'étaient peut-être point si abusés qu'on le pense communément aujourd'hui.

Loin de moi de vouloir soutenir, à leur exemple, que la substance spirituelle d'un homme puisse, après la mort, se trouver réincarnée dans un être tout différent, supérieur ou inférieur. Je n'imagine pas qu'une âme humaine soit appelée à habiter un jour le corps d'un animal. Les pythagoriciens et les brames faussaient évidemment sur ce point le principe de l'immortalité de l'âme.

J'estime, au contraire, que la somme d'intelligence innée qui est comme répartie par les soins de la nature entre autant d'âmes diverses qu'il y a sur terre d'individus existants, forme, aussitôt la naissance, et jusque chez les hommes les plus primitifs, un tout inaliénable et sacré. L'âme, une fois constituée en réunion avec le corps, devient, si je puis dire, une propriété individuelle.

Puisque nous ne savons rien de la survie, espérons du moins, par une consolation suprême, que notre âme nous appartient, qu'elle ne saurait être qu'à nous. Si nous devons voir, dans l'au

delà, resplendir le jour de la résurrection, rêvons que notre poussière corporelle renaissante aura retrouvé alors son propre esprit, qui l'attendait.

Mais la métempsycose, bien qu'elle ne soit qu'un mythe, qu'une fiction, représente, à mon avis, un incomparable symbole, lorsque l'on se contente de l'invoquer pour exprimer allégoriquement les retours anachroniques des idées et des faits, les survivances sociales, la similitude d'une époque moderne avec un temps du passé.

En étendant le sens du mot, disons qu'il y a métempsycose dans les pensées, dans les actions, dans les mœurs.

Telle opinion qui semblait nouvelle a agité les cerveaux durant plusieurs années. Un jour, un critique prouva, en citant force textes, qu'elle existait déjà avant l'ère de Jésus.

Les admirations contemporaines s'extasiaient devant telle invention scientifique. On la retrouva en Chine, où elle était immémoriale.

Tel événement politique possédait un caractère à ce point particulier qu'il étonnait les rois et les peuples. Il rappelait identiquement, sans qu'on s'aperçût de la ressemblance, un vieux fait perdu dans l'histoire.

Ce sont là des constatations qui s'imposent de temps à autre. Au fond, les périodes se suivent et se ressemblent à peu de chose près. Leur physionomie seule est variable.

Est-ce à dire que le progrès ne soit qu'une utopie, une formule vide de sens? Non, vraiment. On découvre un mieux quand même à chaque âge de l'humanité. Du reste, par une loi rigoureuse de la logique, la répétition d'une idée entraîne expressément son amélioration.

Mais l'homme n'est qu'un homme, après tout. Il va où la nature le mène. Comme la nature est immuable de par son éternité même, fatalement l'homme se trouve borné entre une frontière et une autre, entre une montagne immense et un abîme vertigineux, entre le désir ardent de se perfectionner et l'impossibilité d'échapper complètement à la marque de son origine.

Qu'est-ce, en somme, que la vie? Naître et mourir. D'un bout du chemin à l'autre bout, le passage est bref, encore que nous aimions tant à le prolonger. Ceux qui sont venus avant nous sont nés, ont vécu et sont morts. Ceux qui viendront après nous naîtront, vivront et mourront. De la naissance à la mort, il n'y a

que l'espace d'une existence Combien c'est peu ; et pourtant comme nos années, employées sagement, pourraient être remplies de beaux actes !

Mais l'éternel destin nous hante. Pour nous soustraire à sa domination, nous ne savons à quoi nous résoudre. Affamés de vivre beaucoup, pressés de vivre vite, nous nous créons de grossières jouissances où nous ne trouvons que le dessèchement et la stupeur.

A tous les rangs de la société, cette fièvre singulière se manifeste. La quiétude initiale perdue, il suffit de l'atavisme pour renouveler chez les enfants le morne malaise des pères, pauvres ou riches, éduqués ou frustes. Et pourquoi ce désarroi, peu compréhensible en résumé, pourquoi cette précipitation voisine de la folie ?

A la demande que je viens d'émettre, un pessimiste répondrait : Qu'avez-vous à interroger notre misère ? N'avez-vous pas devant vous, comme nous tous, le spectre de la mort qui vous guette ! En attendant qu'il nous saisisse, il est juste que nous tentions d'épuiser, fût-ce pour une ivresse déplorable, la coupe des relatives félicités terrestres.

Là-dessus, je ne pourrais que protester. D'ailleurs, la pensée de la mort, si elle est profondément inscrite dans le cœur de tous les êtres, ne trouble réellement que les intellectuels, habitués à débattre entre eux les hautes questions. La foule ne songe à la mort que lorsqu'elle voit mourir. Ici n'est donc pas, pour la masse, la véritable raison des égarements de la vie. Je n'en découvre l'explication que dans une sorte de mirage en retour, provoqué par l'éternel destin lui-même, et qui est bien un de ses effets les plus saisissants.

Des souvenirs de la légende demeurent dans chaque cerveau, lambeaux de contes de fées, réminiscences d'histoires païennes.

La mythologie et la féerie ne sont pas éteintes tout à fait ; nous en avons gardé une mémoire obscure, mais tenace. Ce que nous cherchons instinctivement jusque dans l'existence quotidienne, en des semblants de bonheur ou en des oublis de l'instant, c'est la réalisation d'une parcelle de rêve, du rêve de l'enchantement magique.

Et ce n'est point parce que nous craignons de mourir trop tôt, c'est parce que nous voulons être heureux sans délai qu'une simple apparence de volupté nous attire ainsi, à sa poursuite,

vers les régions où le bien et le mal se confondent, où seul règne le sensualisme.

De rares êtres diffèrent alors du reste de l'humanité. Ce sont ceux qui goûtent dans l'étude, dans le travail artistique ou philosophique, un bonheur suffisant pour que les chimères passagères ne les entraînent point. Ils tentent de réagir sur leurs prochains aveuglés ; ils leur parlent et ils les persuadent quelquefois. De leurs paroles, quelque bienfait sort toujours ; leur influence, pour n'être pas universelle dans les temps troublés, germe au moins dans quelques âmes, qu'elle refait vigoureuses et saines.

Mais l'éternel destin est le maître. Les humbles et les puissants sont également sa proie. Les égoïsmes s'affolent, deviennent tyranniques et brutaux. Le meurtre et le pillage sévissent, contraignant les moins robustes à une passivité bestiale. Au commandement des monarques s'accomplissent mille atrocités, que l'histoire enregistre ensuite, quand un peu de calme est revenu, et qui épouvantent l'esprit comme le passage farouche d'un cyclone.

Où sont les Tamerlan et les Attila ? Pas si loin de nous qu'on le voudrait. Ou, du moins, ces dévastateurs effroyables, du fond de la nuit ténébreuse où ils avaient disparu, ont transmis leur orgueil féroce à certains potentats actuels. N'avons-nous pas dans notre Europe, loin de France heureusement, des émules du conquérant tartare et de ce sombre roi des Huns qu'on appelait le Fléau de Dieu ?

La triste guerre du Transvaal nous reporte aux âges les plus barbares. C'est une indicible pitié que de ne pouvoir agir utilement en faveur des héros boers. Ainsi gémissaient autrefois les cœurs généreux devant les exactions des tyrans à l'égard des peuples faibles.

Du Transvaal opprimé nous vient pourtant une magnanime leçon de patience. Qui sait si le petit, à la fin, n'aura pas raison du fort, ainsi que jadis David de Goliath ?

Soyons heureux de vivre dans un pays où l'on respecte assez généralement la justice, où le droit a de chaleureux partisans, où fleurissent les lettres et les sciences ! Mais que de convulsions politiques ont eu lieu pour arriver à cet état de repos, qui n'est pas même absolu !

Hélas ! nous voyons encore les conflits économiques diviser nos compatriotes. Ne recommençons pas les Jacqueries. Il n'y a pas si longtemps que la guerre civile a désolé la capitale, sans qu'il

en soit résulté autre chose qu'une plus jalouse séparation des classes, lesquelles, par bonheur, tendent maintenant à se rapprocher.

Nous qui avons, en plein Paris, édifié une tour plus fameuse que l'antique tour de Babel, nous qui, dans nos Expositions universelles, instituons à intervalles réguliers les Conciles de l'industrie, il semble que nous soyons marqués par une faveur de l'éternel destin pour être une nation de lumière et d'affranchissement. Si c'est là notre mission, acceptons-la avec joie.

Le premier devoir qui nous incombe, c'est, sans nullement nous changer en caractères moroses, c'est d'abandonner une certaine légèreté d'esprit qui nous rend quelquefois susceptibles d'un dédain irréfléchi ou d'un excessif engouement.

Cette légèreté d'esprit n'est pas notre vraie nature. Il n'est point de pays où l'on ait entrepris avec succès autant d'œuvres sérieuses qu'en France. Mais nous sommes portés peut-être à critiquer d'avance, par un jeu cérébral, les conceptions inédites, les efforts intellectuels qui nous surprennent trop.

Oh! nous ne tardons guère à confesser nos erreurs. A peine convaincus de la vérité, nous avouons loyalement ne l'avoir pas vue du premier coup. Confesser un tort est toujours un signe de conscience. Mais, jusque dans une abjuration, il faut conserver de la réserve, de la prudence.

Après avoir raillé, souvent nous admirons un peu plus qu'il ne serait sage. Prenons garde à l'excès autant dans un sens que dans l'autre. Ingénions-nous à asseoir nos jugements sur des bases aussi solides qu'il est possible d'en trouver; ne nous hâtons point, ni pour l'enthousiasme, ni pour le dénigrement.

Ce défaut, dont nous n'avons pas le monopole, car il est chez tous les peuples, devrait toutefois exister en France moins qu'ailleurs. Les témoignages du passé pourraient nous instruire fortement. Qui n'a présent à la pensée le douloureux et saint martyre de Jeanne d'Arc, abandonnée presque de tous quand elle venait de sauver sa patrie ?

Dans les arts et les sciences, qui ne se rappelle l'odyssée malheureuse d'un Bernard Palissy, d'un Denis Papin, morts pauvres en nous léguant des merveilles qui ont enrichi tant de personnes ? Et le merveilleux peintre Millet, vendant pour un morceau de pain sa toile l'*Angelus*, dont la valeur en espèces devait atteindre un jour bien près d'un million !

J'aurais à parler ici de l'irrespect dont témoignent divers plaisants vis-à-vis d'anciennes sciences, si écoutées autrefois, devenues aujourd'hui le privilège des seules âmes vraiment croyantes. Je prouverais facilement l'éternel destin en établissant que l'alchimie du vieux Flamel, par exemple, a engendré la chimie de nos Lavoisier et de nos Berthelot; que l'astronomie est née de l'astrologie; que les travaux considérables effectués dernièrement dans le magnétisme n'ont fait que confirmer les dires des mages et des devins disparus.

Mais je serais mal placée pour regretter les critiques présomptueuses à quoi est sujet, disais-je, l'occultisme. Quant à moi, qui, depuis quinze ans, fais mon œuvre de voyante et d'écrivain dans mes livres et dans mes revues, j'ai partout rencontré sans cesse une parfaite et affectueuse estime, que je m'efforce chaque jour de mériter mieux.

Loin de trembler follement devant l'éternel destin, je montre à tous ceux qui m'interrogent son caractère nécessaire de fatalité, son essence providentielle, son inéluctable harmonie avec la création et l'enseignement qu'il nous donne d'être courageux et justes.

Dulora de la Haye.





Ouvrages de Mme DULORA de la Haye

Les Sciences Occultes, phrénologie, physiognomonie, lignes de la main.

L'Avenir de la Femme.

Les Trois Conditions de la Paix.

Les Tarots Égyptiens Hiéroglyphiques.

Somnambulisme et moyens secrets de réussite.

L'Extase : I. *L'Art, la Poésie, la Musique* ; II. *Vers le Nirvana* III. *Jeanne d'Arc et Sainte Thérèse* ; IV. *L'Extase au XXe siècle.*

L'Ame, l'Amour et la Mort.

Tous ces volumes, dont plusieurs ont été édités très luxueusement sont en vente chez l'auteur, 14, rue Molière, à Paris.

LA FEMME IDÉALE

ET

L'ÉCHO DU SURNATUREL

PARAISSANT TOUS LES MOIS

Arts et sciences de l'esprit, avenir féminin, littérature, esthétique de la vie mondaine, etc.

Principaux Collaborateurs : Alfred AUBRY, François BRIAND, Jacques DERRIEN, André DORVALLE, Paul FLEURY, Henry GERMAIN, Louis JANVILLIER, Albert JOLIVET, Robert LESCA, Henri MERCŒUR, Pierre PATRIX, Auguste RAMBERT, Robert de TRÉVILLE, Jules VERMONT.

Directrice : Mme DULORA DE LA HAYE

S'adresser pour tous renseignements, *14, rue Molière (entre l'avenue de l'Opéra et la fontaine Molière)*, Paris, à Mme DULORA DE LA HAYE qui reçoit tous les jours depuis 10 heures du matin ; les dimanches jusqu'à 6 heures seulement.

Paris-Imp. PAUL DUPONT. — 1177.9.1901


DULORA
EN DEÇA
AU DELÀ
DE LA HAYE